

Patrick Pécherot

Tiuräi



Extrait de la publication

folio
policier

FOLIO POLICIER

Patrick Pécherot

Tiurai

Une enquête
du journaliste Thomas Mecker

Édition revue par l'auteur
Préface de Didier Daeninckx

Gallimard

Retrouvez Patrick Pécherot
sur son site internet : www.pecherot.com

© *Éditions Gallimard, 1996, 2005 pour la préface.*

Né en 1953 à Courbevoie, Patrick Pécherot a exercé plusieurs métiers avant de devenir journaliste. Il est notamment l'auteur de *Belleville-Barcelone* et des *Brouillards de la Butte* (Grand Prix de Littérature Policière 2002) et s'inscrit, comme Didier Daeninckx ou Jean Amila, dans la lignée de ces conteurs engagés d'histoires nécessaires. *Tiurai* est la première enquête du journaliste végétarien Thomas Mecker que l'on retrouve dans *Terminus nuit*. Tous les romans de Patrick Pécherot sont disponibles aux Éditions Gallimard.

PRÉFACE

Le jour du 14 Juillet...

Thomas Mecker, le journaliste localier imaginé par Patrick Pécherot, pourrait prendre place sans problème dans la cohorte des personnages qui peuplent les chansons de Georges Brassens, et rien ne lui conviendrait mieux que la compagnie du héros fatigué de La mauvaise réputation :

Le jour du 14 Juillet
Je reste dans mon lit douillet
La musique qui marche au pas
Cela ne me regarde pas...

D'ailleurs, le titre tahitien de ce premier roman, Tiuraï, se traduit par Fête Nationale même si le bouquet du feu d'artifice, au-dessus du lagon, prend une drôle de forme de champignon. Le fait d'avoir situé l'intrigue au moment des commémorations annuelles de l'acte républicain fondateur jette une curieuse lumière sur la manière dont, aux antipodes, se transcrivent les termes de

liberté, d'égalité et de fraternité. Quand ce roman s'écrivait, le Centre d'expérimentations nucléaires allumait alors ses derniers feux, provoquant la colère des peuples îliens du Pacifique, depuis le Japon jusqu'à l'Australie. Quelque temps auparavant, de vrais agents secrets français déguisés en faux époux Thurenge procédaient au sabotage d'un navire d'observation de Greenpeace, dans un port néo-zélandais, tuant un photographe de presse. On est ici très loin du décor planté par Georges Simenon dans Touriste de bananes (1938) : « Il devait être à Papeete, mais il ne voyait ni ville, ni village. » Le mirage économique alimenté par la venue de scientifiques, de militaires parmi lesquels pas mal de légionnaires, de fonctionnaires a vidé les atolls. La promesse d'un avenir meilleur a attiré les piroguiers, les pêcheurs. Toute une population déracinée s'entasse maintenant dans les bidonvilles de tôle et d'isorel qui enserrent la capitale. En moins de dix minutes de voiture, on passe de la carte postale cocotière aux buildings du quartier d'affaires, pour finir sur les trottoirs de Calcutta, « la déglingue sous les bougainvillées », dixit Pécherot. Le déhanchement des vahinés, le sourire de Miss Tahiti, le soleil blanc de bout du monde éblouissent le regard des touristes : on peut tuer dans la coulisse. Les assassinats sans désignation de coupable font des taches microscopiques sur les confettis de l'Empire, et il aura fallu le renverse-

ment récent d'un autocrate, à l'hiver 2005, pour que l'enquête sur un journaliste tahitien étrangement disparu soit réactivée. Il ne s'appelait pas Thomas Mecker, comme dans *Tiurāi*, mais ce jeu de miroir avec la réalité ouvre des perspectives. Le roman de Pécherot est en effet dédié à la mémoire de Jean Amila, auteur d'une bonne vingtaine de romans à la Série Noire, précédés d'une demi-douzaine de titres dans la collection Blanche de Gallimard sous sa véritable identité : Jean Meckert. Le hasard a voulu qu'il disparaisse en mars 1995, alors qu'une France redoutable s'apprêtait à reprendre sa campagne d'essais souterrains. Un quart de siècle plus tôt, Jean Meckert s'était rendu à Papeete, pour se documenter en vue d'un film d'espionnage d'André Cayatte, un cinéaste qu'il avait déjà rencontré quand il avait novélisé deux de ses scénarios. Nous sommes tous des assassins ainsi que Justice est faite. Lors de l'une de nos rencontres, Jean Meckert me confia qu'il projetait déjà d'écrire un livre : « Je suis allé là-bas avec un contrat des Presses de la Cité. Sur place, pas mal de choses m'ont déplu : la légion, les militaires, les fonctionnaires qui se servaient des Polynésiens comme de bêtes de somme. Le roman laissait entendre tout ça. Il y a eu des réactions, des coups de fil anonymes, des menaces. Et puis un soir, on m'a agressé. Je me suis retrouvé à l'hôpital Tenon. Coma de quinze heures. Quand j'ai refait surface, j'étais devenu épi-

leptique et amnésique... Après l'agression dont j'ai été victime, je dormais douze à quinze heures par jour. Le reste du temps, j'étais hébété par le gardéal. Ça a duré des mois et des mois, au point que je ne voyais plus qu'une solution, me foutre en l'air. C'est ma sœur qui m'a sorti de là. Pendant des années, elle m'appelait au téléphone et m'obligeait à lui raconter les détails de ma journée. Grâce à ces conversations, à ses efforts, je me suis reformé une personnalité. Je lui dois une nouvelle vie. »

On n'a jamais été certains que les cogneurs se soient acharnés sur Jean Meckert-Amila à cause des lignes noires qu'il faisait courir sur le papier. On sait seulement que l'écrivain, contrairement à pas mal de ses collègues de l'époque, ne nouait pas d'amitiés excessives dans les « services » quand il décrivait les fonctionnaires chargés de veiller sur les vagissements de la Bombe : « Il est cuit de soleil, crâne rasé sous un chapeau de pandanus qui, vu de profil, lui donne un air de biberon coiffé de sa tétine. Il a la quarantaine du genre colonial imbibé, avec des yeux de bon siroteur, si pochés qu'on croirait des oreilles. » Des phrases pareilles appellent la réplique de ceux qui se vivent en clones de James Bond !

Les raclées, Jean Meckert connaissait, lui qui en 1942 avait titré son premier roman Les Coups, un texte remarqué par Raymond Queneau et salué par André Gide. Le personnage principal

s'y prénommaït Félix, et un autre Félix protège le Mecker qui, un demi-siècle plus tard, traverse le Tiuraï que vous tenez entre vos mains. Une façon de signaler une filiation, de souligner que la manière noire de dire le monde se situe hors des modes, et que pendant près de trente ans, dans un silence de plomb, un écrivain incarnait un genre indispensable. En croisant son univers romanesque avec celui de Jean Amila-Meckert, Patrick Pécherot ne paie pas une dette hypothétique, pas plus qu'il ne s'oblige à un quelconque hommage. Il fait davantage en plaçant ses pas dans les pas d'un compagnon, armé de cette seule ambition : prolonger les traces sur le sable, même si la mer les efface.

Didier Daeninckx

TIURAIÏ

À Christiane, Lisa, Momaa et Manu.

En mémoire de Jean Amila.

*Nous marchons en ce monde
sur le toit de l'enfer
en regardant les fleurs.*

KOBAYASHI ISSA

Lundi 10 juillet.

Au moment de sortir, Terii s'arrêta, figé. Au bout du couloir sombre, une trouée lumineuse l'obligeait à froncer les paupières.

Malgré lui, il hésitait, la main cramponnée à la poignée en ficelle de sa valise. Le gardien le poussa doucement pour lui faire franchir le seuil qui le séparait de la liberté et referma la porte.

À l'aveuglement, succéda le bruit, légèrement décalé. Scooters, pick-up, passants... surtout les femmes. Leurs voix se détachèrent en premier du magma sonore.

Terii eut envie de faire marche arrière, de revenir dans le cocon protecteur de sa cellule. Il ne parvenait pas à pénétrer dans le film qui se projetait devant lui. Spectateur immobile, une paroi invisible le séparait des autres. La sueur inondait son front, son dos, ses jambes. Il fallait qu'il entre dans le cercle, qu'il marche... Rien de

compliqué... Avancer puis se fondre, s'immerger dans la foule. Splaoutch ! Il avait plongé. Facile en somme. Il suffisait maintenant de suivre le courant, de se laisser porter.

Papeete était bourdonnante et poussiéreuse. Les fêtes approchaient. À une terrasse, il s'extirpa du flot pour siroter un Coca glacé. Il s'attarda à regarder la paille monter dans la bouteille sous la poussée gazeuse des bulles.

Ce n'est qu'à la fin du jour qu'il se dirigea vers le faré¹ de la famille. Calmée, la lumière découpait le relief des montagnes de ses reflets dorés. Le plein soleil, trop écrasant, n'était bon que pour la sieste. Le soir, Tahiti retrouvait sa grandeur nonchalante dans un parfum de sel et de vanille.

Sous son toit de tôle, la maison n'avait pas changé. C'est à peine si les murs d'Isorel étaient un peu plus délavés. Il grimpa l'escalier de bois et entra.

Pas de colliers de fleurs pour Terii. Son père dormait, affalé dans un fauteuil pisseux. La télé allumée teintait par intermittence la table encombrée et les boîtes de bière amoncelées.

Quand Terii vit Nestor, il sut qu'il n'était jamais sorti de prison. Son frère, étendu sur le lit, fixait le plafond d'un air absent. Liane inerte, petit légume oublié, muré depuis quinze ans dans son cachot intérieur.

1. Le mots tahitiens sont traduits en fin d'ouvrage, p. 173.

Pas revenir, Terii. Fallait courir, s'enfoncer dans la forêt, profond, profond, dans les clairières abandonnées, serrer les arbres à pirogues, les arbres aux racines d'ancêtres et les écouter murmurer les noms des anciens, depuis la nuit des temps. Toute la mémoire de l'île coulait là, sous l'écorce, dans la sève, le sang chaud des rois. Il fallait le boire, s'en peindre le visage, blanc coco signe de guerre, et chanter la fierté des Maoris.

Trop tard. Tahiti était abreuvée de bière et d'images cathodiques. La déglingue sous les bougainvillées. Et lui ne valait guère mieux. Petit délinquant, Terii. Pas bon l'école des Blancs. Pour quoi faire ? Ouvrir la porte des hôtels à touristes ? Servir au Club Soleil ? Balayer la zone dangereuse à Moruroa ?

En soulevant son frère, Terii ne put s'empêcher d'être surpris par sa légèreté d'oiseau. Il l'emporta sur la terrasse et le berça doucement en regardant l'horizon. Loin là-bas, derrière le rideau de brume bleue, somnolait l'atoll maudit où les poopas avaient apporté la bombe.

Pas de danger... Pas de danger ! Il savait lui, Terii, l'invisible rampant sous les flots, s'infiltrant dans le corail et les poissons, apporté par le bruit des vagues jusque sur la plage, jusque dans le ventre des femmes, jusque dans le cer-

veau de son frère oiseau, de son pauvre bébé liane.

Pas de danger...

Mercredi 12 juillet.

La pirogue tenait encore bien l'eau. Terii se souvenait quand son père l'avait taillée en lui montrant comment creuser le bois. Aujourd'hui, elle lui ramenait une cargaison de souvenirs. Trop longtemps cachés, ils ne demandaient qu'à sortir.

« J'ai cinq ans, ma maman elle s'appelle Maria et j'ai un ballon rouge... »

Photos mémoire, instantanés oubliés, koda-chromes jalons du temps assassin.

Terii passa la journée assis à l'ombre des pilotis, à regarder défiler les images sépia d'un bonheur tout bête. Si loin déjà.

Redevenir petit, petit, et ne savoir de l'inexorable que l'heure du goûter et celle des histoires... J'ai cinq ans...

Vendredi 14 juillet.

La plage éclatait de couleurs. Femmes en robes blanches, jeunes filles vêtues de paille,

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

BELLEVILLE-BARCELONE, n° 2695, 2003.

LES BROUILLARDS DE LA BUTTE, n° 2606 (Grand Prix de Littérature Policière 2002), 2001.

TERMINUS NUIT, n° 2560, 1999.

TIURAIĬ, 1996 (Folio Policier n° 379).

Chez d'autres éditeurs

LE VOYAGE DE PHIL, collection Souris Noire, Syros, 2005.

Avec Jeff Pourquié

VAGUE À LAME, Casterman, 2003.

CIAO PÉKIN, Casterman, 2001.

DES MÉDUSES PLEIN LA TÊTE, Casterman, 2000.



Tiurai

Patrick Pécherot

Cette édition électronique du livre
Tiurai de Patrick Pécherot
a été réalisée le 27 juin 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070307586 - Numéro d'édition : 134858).

Code Sodis : N56029 - ISBN : 9782072493249
Numéro d'édition : 253866.